M. Bonnard
doyen

TITRES

XLVI (16)

ET

TRAVAUX SCIENTIFIQUES

DE

G. PLANCHON
Directeur de l'École supérieure de pharmacie de Paris

PARIS
LIBRAIRIE OCTAVE DOIN
8, PLACE DE L'ODÉON, 8
1900

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12

TITRES & TRAVAUX SCIENTIFIQUES

DE G PLANCHON



G. PLANCHON

TITRES

ET

TRAVAUX SCIENTIFIQUES

DE

G. PLANCHON

Directeur de l'École supérieure de pharmacie de Paris

PARIS

LIBRAIRIE OCTAVE DOIN

8, PLACE DE L'ODÉON, 8

1900

EXPOSÉ

DES

TITRES ET TRAVAUX SCIENTIFIQUES

DE G. PLANCHON

TITRES

1854-55-56. — Lauréat de la Faculté de médecine de Montpellier (prix unique) pendant trois années consécutives.
1859. — Docteur en médecine.
1860. — Nommé par concours professeur agrégé à la Faculté de médecine de Montpellier.
1860-1862. — Professeur de Botanique à la Faculté des sciences de l'Académie de Lausanne.
1864. — Docteur ès sciences naturelles de la Faculté de Paris.
1864. — Pharmacien de première classe.
1864. — Nommé par concours professeur agrégé à l'Ecole supérieure de Pharmacie de Montpellier.
1866. — Professeur à l'Ecole supérieure de Pharmacie de Paris.
1886-1900. — Directeur de l'Ecole de Pharmacie de Paris.
1860. — Membre de la Société vaudoise des Sciences naturelles.

1862. — Membre et l'un des Secrétaires de la Société de Botanique et d'Horticulture de l'Hérault.

1866. — Membre correspondant de la Société de Pharmacie de Paris. — Membre résidant en 1868. — Président en 1875 et 1900. — Secrétaire général depuis 1876 jusqu'en 1899.

1867. — Membre de la Société botanique de France. Vice-Président en 1868, en 1873 et en 1877.

1867. — Membre honoraire de la Société d'Emulation des Élèves en Pharmacie de Montpellier.

1869. — Membre de la Société philomatique. — Président en 1875.

1870. — Membre correspondant du Philadelphia College of Pharmacy (Etats-Unis).

1871. — Membre de la Société des Sciences naturelles de Cherbourg

1874. — Membre honoraire de la Société des Pharmaciens de l'Aisne.

1875. — L'un des Rédacteurs du *Journal de Pharmacie et de Chimie*.

1876. — Membre de la Société impériale des Naturalistes de Moscou.

1876. — Membre honoraire de la Société des Pharmaciens de Constantine.

1876. — Membre honoraire de la Société de Pharmacie de la Grande Bretagne.

1877. — Membre de l'Académie de Médecine.

1877. — Lauréat de l'Institut.

1877. — Membre honoraire de l'*American Pharmaceutical Association*.

1882. — Membre correspondant de la Société royale des Sciences médicales et naturelles de Bruxelles.

1883. — Membre honoraire du Philadelphia College of Pharmacy.

1886. — Membre honoraire de la Société de Pharmacie du Sud-Ouest.

1888. — Membre honoraire de la Société de Pharmacie d'Indre-et-Loire.
1889. — Médaille d'or Hanbury.
1893. — Membre associé de Zweizerische Apotheker-verein.
1894. — Membre de la Société scientifique d'Angers.
1895. — Membre correspondant de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier.
1896. — Correspondant étranger de l'Académie Royale de Médecine de Belgique.
1897. — Associé étranger de la même Académie.
1897. — Membre de la *Royal Society of Botany* de Londres.
1898. — Membre de l'Institut de Genève.
1884. — Chevalier de la Légion d'honneur.
1898. — Officier de la Légion d'honneur.

L'ŒUVRE DE GUSTAVE PLANCHON

ZOOLOGIE

1. Note sur une nouvelle espèce de Phryganide (*Ryacophila toficola*). — Appendice de la thèse de doctorat ès sciences sur les Tufs de Montpellier, 1864.
2. Développement des larves de Cantharides d'après J. Lichtenstein. — *J. de Ph. et de Ch.*, 1876, 4e série, XXIII, 219.
(Voy. aussi les numéros 9 et 44.)

PALÉONTOLOGIE

3. Note sur la Flore quaternaire des Tufs calcaires de Castelnau près Montpellier. — *Bull. de la Soc. bot. de Fr.*, 1857.
4. Note sur les végétaux fossiles des Tufs de Meximieux (Ain). — *Bull. de la Soc. Vaudoise des Sc. nat.*, 1862.
5. Etude des Tufs de Montpellier au point de vue géologique et paléontologique. — Thèse de doctorat ès sciences, 1864.

BOTANIQUE

6. Note sur quelques monstruosités du *Melianthus comosus*. — *Bull. de la Soc. bot. de Fr.*, 1857.
7. Note sur les effets de l'Eclipse du 15 mars 1858 sur quelques végétaux du Jardin botanique de Montpellier. (En collabor. avec J.-E. Planchon.) —

Mém. de l'Acad. des Sc. et Lett. de Montpellier, 1858.

8. Sur quelques faits du sommeil des plantes et sur les mouvements des légumineuses. (En collabor. avec J.-E Planchon.) — *Bull. de la Soc. bot. de Fr.*, juillet 1858.

9. Les principes de la méthode naturelle appliqués comparativement à la classification des végétaux et des animaux. — Thèse d'agrégat. à la Faculté de médecine de Montpellier, 1860.

10. Note sur les observations faites au Jardin des plantes de Montpellier pendant l'éclipse du 18 juillet 1860. (En collab. avec J.-E. Planchon.) *Bull. de la Soc. Vaudoise des Sc. nat.*, 1861.

11. Des modifications de la Flore de Montpellier depuis le XVI[e] siècle jusqu'à nos jours. — 2[e] thèse de doctorat ès sciences, 1864.

12. Rondelet et ses disciples, ou la botanique à Montpellier au XVI[e] siècle. (Appendice à un discours de J.-E. Planchon. En collaborat. avec J.-E. Planchon.) — Montpellier, 1866.

13. Communication faite en commun avec J.-E. Planchon à l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier sur des planches peu connues de Richer de Belleval.

14. Communication faite en commun avec J.-E. Planchon à la même Académie sur la végétation des plateaux calcaires appelés Causses et en particulier du Causse du Larzac.

15. Les citronniers et les orangers de Roquebrun. (En collab. avec J.-E. Planchon.) — *Ann. de la Soc. d'hortic. et d'hist. nat. de l'Hérault*, 1865.

16. Sur l'introduction des vignes américaines dans le midi de la France. — *J. de Ph. et de Ch.*, 1878, 4[e] série, XXVII, 52.

17. Sur la reconstitution des vignobles au moyen des vignes américaines. — *Id.*, 1883, 5e sér., VII, 473.

18. Note sur l'état des vignobles. — Erinose et Mildew. — *Id.*, *id.*, 1886, XIV, 405, 449.

19. Sur les fleurs colorées artificiellement. (En collab. avec M. Houdas.) — *Id.*, 1892, XXV, 380.

MATIÈRE MÉDICALE

Ouvrages didactiques.

20. Révision de l'*Histoire naturelle des drogues simples* de Guibourt. — Publicat. d'une 6e et d'une 7e édition. — 4 vol. 1869-70, 1876.

21. Traité pratique de la détermination des drogues simples d'origine végétale. — 2 vol. 1875-1876.

22. Les drogues simples d'origine végétale. (En collab. avec M. Collin.) — 2 vol. 1895-1896.

Sujets généraux.

23. Matériaux pour servir à la flore médicale de Montpellier et des Cévennes d'après Lobel. — *Montpellier Médical*, 1868.

24. Considérations générales sur la matière médicale. — Discours à la séance de rentrée de l'Ecole supérieure de pharmacie de Paris, 1869.

25. Les projections microscopiques appliquées à l'enseignement de la matière médicale. — Conférence à l'Assemblée générale de la Pharmacie centrale de France, 1873.

26. Matière médicale des Etats-Unis. — *J. de Ph. et de Ch.*, 1880-1881.

27. Revue de Matière médicale. — *Id.*, 1886, 5e série, XIII, 345, 641; XIV, 55.

28. Revue de Matière médicale. Drogues indigènes d'Australie d'après M. Maiden. — *Id.*, 6e série, X, 505, 1899.

29. Sur les plantes médicinales des Indes néerlandaises. — *Id.*, *id.*, XI, 49, 1900.

30. La Matière médicale à l'Exposition. — *J. de Ph. et de Ch.*, 1879.

31. La Matière médicale à l'Exposition. — *Id.*, 1890, 5e sér., XXI, 171.

32. La Matière médicale depuis 1789. — *Les Sciences biolog.*, 1889.

33. Les Drogues nouvelles en thérapeutique. — Rapport au Congrès de thérapeutique et de matière médicale, 1889.

34. Considérations générales sur la distribution géographique des médicaments simples. — Discours lu à la rentrée de la Société de Pharmacie, mai 1876. — *J. de Ph. et de Ch.*, 5e sér., XXIV, 148, 1876.

35 à 42. Distribution géographique des médicaments simples.

35. I. Région méditerranéenne. — *J. de Ph. et de Ch.*, 5e sér., XXIII, 142, 210, 1891.

36. II. Steppes de l'Asie. — *Id.*, *id.*, XXVII, 225, 1893.

37. III. Région désertique. — *Id.*, *id.*, 457.

38. IV. Régions arctique et alpine. — *Id.*, *id.*, XXVIII, 145, 1893.

39. V. Régions forestières de l'Ancien Monde. — *Id.*, 6e sér., II, 445, 491, 543, 1895. — III, 498, 1896.

40. VI. Régions forestières du Nouveau Monde. — *Id.*, 6e sér., IV, 337, 389, 1896.

41. VII. Région sino-japonaise. — *Id.*, *id.*, VIII, 394, 434, 487, 1898.

42. VIII. Région tropicale. — *Id.*, *id.*, XI, 432, 1900.

Sujets spéciaux.

43. Des *Globulaires* au point de vue botanique et médical. — Th. de doctor. en médecine, 1859.

44. Le *Kermès* du Chêne au point de vue zoologique commercial et pharmaceutique. — Thèse de pharmacie, 1864.

45. Des *Quinquinas*. — Thèse d'agrégation de pharmacie, 1864.

46. Note sur quelques produits de la région méditerranéenne rarement observés dans le midi de la France. — *Montpellier Médical*, 1866.

47. Note sur l'origine de l'*Elemi en pain*. — *Bull. de la Soc. bot. de Fr.*, 1868.

48. Sur les *Ipécacuanhas* striés. — *J. de Ph. et de Ch.*, 1872-1873.

49. Note sur la structure anatomique des écorces qui portent le nom de *Cannelle*. — *Bull. de la Soc. bot. de Fr.*, 1873.

50. Communication sur les *Rheum* à la Société de Pharmacie, 1874.

51. Sur les caractères et l'origine botanique du *Jaborandi*. — *J. de Ph. et de Ch.*, 1874.

52. Notes et renseignements : Des diverses sortes de *Pareira brava* et de leur origine (d'après les recherches de D. Hanbury). — *J. de Ph. et de Ch.*, 1875.

53. Note sur le *Styrax*. — *J. de Ph. et de Ch.*, 4e série, XXIV, 172, 243, 1876.

54. Article *Quinquina*, et nombreux autres articles dans le Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales.

55. Sur les caractères génériques et spécifiques des divers rhizomes d'*Aristoloches*. — Lu à l'Académie de médecine, 1876.

56. Sur l'Ecorce de *Hoang-Nan*. — *J. de Ph. et de Ch.*, 4e série, XXV, 384, 1877.

57. Note sur l'exposition des *Quinquinas* et la section quinologique du Congrès international de botanique et d'horticulture d'Amsterdam. — *J. de Ph. et de Ch.*, 4e série, XXVI, 152, 256, 1877.

58. Note sur le *Thé* vert. *Id.*, *id.*, 1879.

59. Etude sur les *Strychnos*. — *Id.*, 5e série, 1880.

60. La *Belladone du Japon*. — *Id.*, *id.*, 1880.

61. *Quinquinas* de Java. — *Id.*, *id.*, 1880.

62. Sur les diverses espèces d'*Anis étoilés* d'après Holmes. — *Id.*, *id.*, 1881.

63. Sur le *Cédron* et le *Valdivia*. — *Id.*, *id.*, 1881.

64. Nouvelles notes sur les *Strychnos* qui fournissent le curare de l'Orénoque. — *Id.*, *id.*, V. 20, 1882.

65. Note sur le *Quinquina à Cinchonamine*. — *Id.*, *id.*, V, 352, 1882.

66. Note sur les Ecorces de *Remijia*. — *Id.*, *id.*, VI, 89, 1882.

67. Sur une *Badiane* dangereuse. — *Id.*, *id.*, IX, 367, 1884.

68. Sur le genre *Remijia*. — *Id.*, *id.*, X, 329, 419, 1884.

69. Note sur le *Poivre* et les *Grignons* d'olive. — *Id.*, *id.*, XI, 641, 1885.

70. Le *Pichi* des Péruviens. — *Id.*, *id.*, XIII, 343, 1886.

71. Sur des Echantillons de *Quinquina* officinal. — *Id.*, *id.*, XXIV, 560 1894.

72. Sur les *Astragales*. — *Id.*, *id.*, XXIV, 473, 1894; XXV, 169, 233, 1892.

73. Addition à la nomenclature des substances vénéneuses. — *Id.*, *id.*, XXVII, 349, 1893.

74. Médicaments chinois réputés utiles contre le choléra. — *Id.*, *id.*, XXX, 212, 1894.

75. Note sur les Echantillons de *Baume de la Mecque* du droguier de l'Ecole de Pharmacie de Paris. — *Id.*, 6e série, IV, 433, 1896.

HISTOIRE DE LA PHARMACIE

76. Notes sur les premières années de la Société de Pharmacie. — *J. de Ph. et de Ch.*, 5e série, 1881.

77. Quelques années de la Société de Pharmacie. — *Id.*, *id.*, XXV, 281, 1892.

78. Histoire de la Thèse en Pharmacie (Préface du catalogue des Thèses de Paris par M. Dorveaux). — 1890.
    (Voyez aussi les numéros 106 et 108.)

79. Sur la confection publique de la Thériaque à Paris. — *Id.*, *id.*, XXV, 441, 489, 1892.

80. Notes sur l'histoire de l'Orviétan. — *Id.*, *id.*, XXVI, 97, 145, 193, 241, 289, 1892.

81. Sur l'histoire du mot : *Asa fœtida*. — *Id.*, *id.*, XXVII, 401, 1893.

82. Le Jardin des Apothicaires de Paris. — *Id.*, *id.*, XXVIII, 250, 289, 342, 412, 1893; XXIX, 197, 261, 326; XXX, 254, 317, 353, 1894.

83. Etude biographique sur Champier, et bibliographique sur le « Myrouel des Apothicaires », — Paris, 1895.

84. Les Apothicaires dans les cérémonies de parade. — *J. de Ph. et de Ch.*, 6e sér., I, 217, 273, 1895.

85. L'enseignement de l'histoire naturelle des médicaments au Jardin des Apothicaires. — *Id.*, *id.*, III, 265, 321, 374, 1896.

86. L'enseignement de la chimie au Jardin des Apothicaires. — *Id.*, *id.*, V, 201, 254, 306, 357 ; VI, 324, 373, 413, 465, 522, 564, 1897.

87. L'enseignement de la pharmacie au Jardin des Apothicaires.—*Id.*, *id.*, VII, 356, 406, 461, 515, 1898.

88. Quelques dates de l'histoire de la Pharmacie parisienne. — Journal *La Pharmacie française*, 1897.

89 à 91. Dynasties d'Apothicaires parisiens :

89. Les Geoffroy. — *J. de Ph. et de Ch.*, 6e sér., VIII, 289, 337, 1898.

90. Les Boulduc. — *Id.*, *id.*, IX, 332, 382, 470, 1899.

91. Les Pia. — *Id.*, *id.*, X, 385, 1899.

DISCOURS ET ARTICLES NÉCROLOGIQUES

92. Discours prononcé sur la tombe de Guibourt. — *J. de Ph. et de Ch.*, 1867.

93. Discours prononcé au nom de l'Académie de médecine sur la tombe de Boutron. — *Id.*, *id.*, 1879.

94. Discours prononcé aux obsèques de Chevalier, 1879.

95. Discours prononcé au nom de la Société de Pharmacie de Paris aux obsèques de Baudrimont, 1885.

96. Allocution sur Bussy, à l'Union scientifique des pharmaciens de France. — *J. de Ph. et de Ch.*, 5e sér., V, 556, 1882.

97. Allocution sur la tombe de Stanislas Martin au nom de la Soc. de Pharmacie de Paris... ?

98. Article nécrologique sur Fluckiger ? 1895.

99. Discours prononcé sur la tombe de J. Lefort. — *J. de Ph. et de Ch.*, 6ᵉ sér., III, 385, 1896.

100. Discours prononcé sur la tombe de Beauregard. — *J. de Ph. et de Ch.*, 6ᵉ sér., XI, 427, 1900.

DISCOURS ET RAPPORTS DIVERS

101. Discours prononcé à l'inauguration de la statue de Parmentier à Montdidier, au nom de la Société de Pharmacie. — Mai 1886.

102. Discours à l'inauguration de la statue de Belon au Mans. — *J. de Ph. et de Ch.*, 5ᵉ série. XVI, 433, 1887.

103. Discours prononcé à Lausanne au nom des Facultés françaises, le 18 mai 1891.

104 à 109. Discours de rentrée de l'Ecole supérieure de Pharmacie de Paris. — 1886-1887-1888 (Etude historique sur le 4ᵉ examen en pharmacie). — 1889-1890 (Les prix de fondation). — 1891 (Du choix d'un baccalauréat en vue des études pharmaceutiques).

110. Rapport sur le Concours pour le Prix de Thèse en 1868.

111. Rapport sur l'excursion à Anvers et en particulier sur le musée Van Heurk. — *Bull. de la Soc. bot. de Fr.*, 1873.

112. Rapport sur le musée de Melle-lès-Gand. — *Bull. de la Soc. bot. de Fr.*, 1873.

ARTICLES BIBLIOGRAPHIQUES

113. Botanique médicale, de Baillon. — *J. de Ph. et de Ch.*, 1884.

114. Eléments de botanique, de Crié. — *Id.*, *id.*

115. Botanique cryptogamique, de Marchand.—*Id.*, *id.*

116. Cryptogames de la Rochelle, de Bernard. — *Id.*, *id.*

117. Les champignons comestibles et vénéneux, de L. Planchon. — *Id.*, *id.*

118. Matière médicale, de Fonssagrives. — *Id.*, 1886.

119. De Kina Cultur in Azie, de Moens. — *Archives de Médecine navale*, 1885.

120. Botanique médicale, de Trabut. — *J. de Ph. et de Ch.*, 1892.

121. Les Aristoloches, de Louis Planchon. — *Id.*, *id.*

122. L'Officine, de Dorvault. — *Id.*, 1893.

123. Préface de l'ouvrage de MM. Hérail et Bonnet, 1891.

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR MOISSAN

DÉLÉGUÉ A L'ADMINISTRATION DE L'ÉCOLE SUPÉRIEURE

DE PHARMACIE DE PARIS

L'École supérieure de Pharmacie vient d'être cruellement éprouvée. Deux semaines se sont à peine écoulées depuis que nous conduisions à sa dernière demeure M. Beauregard, professeur de cryptogamie. Notre cher directeur, M. Planchon, avait parlé sur sa tombe et rappelé les travaux scientifiques et le dévouement de notre collègue. Lui-même, un peu souffrant, s'absente, il y a huit jours, pour chercher quelque repos au milieu des siens. Il retourne à Montpellier, dans cette vieille ville universitaire où il aimait à passer toutes ses vacances. Six jours après, nous recevons deux dépêches successives nous apprenant, la première qu'il était très malade, la seconde qu'il était mort.

Il nous quitte brusquement, alors que tous ses amis comptaient sur sa robuste santé et sur le beau climat de son pays natal pour le remettre définitivement d'une attaque d'influenza qui l'avait frappé il y a deux mois.

La perte que nous faisons est grande. Planchon, par la douceur de son caractère, par son aménité, par son exquise bonté, cette qualité si rare et si belle, avait su gagner bien des cœurs. Il avait compris que la direction d'une grande école comme la nôtre devait fondre en un unique faisceau toutes les volontés et tous les efforts. Il avait toujours cherché à réunir autour de lui les affections et les dévouements. Là où d'autres réussissent par l'habileté ou par l'autorité, lui réussissait par la douceur et par la persuasion.

Il y a quelques semaines à peine, il me racontait son concours d'agrégation et comment Guibourt, à qui il devait succéder comme professeur, avait défendu chaleureusement sa cause. Lorsque l'on arrive assez loin sur le chemin de la vie, on se reporte toujours avec plaisir à ces souvenirs de la jeunesse et à ces débuts de la carrière. De ses relations avec Bussy, Guibourt, Caventou, Buignet et les savants de la génération qui l'avait précédé, Planchon n'avait gardé que des souvenirs affectueux.

Je n'ai pas à vous exposer son œuvre scientifique. Mon cher confrère M. Guignard vous en parlera dans quelques instants.

Le vice-président de la Société de Pharmacie vous rappellera combien fut grand son dévouement au progrès et à l'avenir de notre corporation.

Ai-je besoin de vous dire quels soins Planchon apportait à son enseignement et le mal qu'il s'est donné pour étendre nos belles collections de matière médicale?

Donnant l'exemple du travail, toujours présent à toutes les commissions, à tous les conseils, son dévouement à l'École de Pharmacie était sans bornes. Et dans toutes les difficultés que pouvait soulever une lourde administration, Planchon apportait toujours sa bienveillance habituelle.

Son affection pour les élèves était sans cesse en éveil; non seulement il sut défendre leurs intérêts, mais sa bonté discrète venait encore en aide à ceux qui étaient frappés par quelque malheur imprévu. Sa charité, d'ailleurs, était bien connue et il ne pouvait laisser partir un malheureux sans l'aider de quelque secours. Il pensait que pour donner assez, il faut donner trop. Et cette charité et cette bonté se renouvelaient sans cesse.

Messieurs, celui qui parle devant ce cercueil ne se rappelle pas sans émotion qu'il a été un des élèves de Planchon. Je le revois encore comme il y a vingt cinq ans, dans notre vieux Collège des apothicaires de la

rue de l'Arbalète. Je me rappelle son enseignement si clair, si précis, qui brillait par sa simplicité même.

Sorti de l'École de Montpellier, Planchon a donné toute sa carrière, nous pouvons dire toute sa vie, à l'École de Pharmacie de Paris. Il a eu la joie de voir, sous sa direction, le nombre de nos élèves augmenter tous les ans, s'agrandir nos laboratoires et nos travaux pratiques, enfin l'École de Paris se développer sans cesse.

Nommé successivement président, puis secrétaire général de la Société de Pharmacie, membre de l'Académie de médecine, correspondant de nombreuses Sociétés savantes, directeur de l'École de Pharmacie, membre du Conseil de l'Université et du Conseil supérieur de l'Instruction publique, chevalier puis officier de la Légion d'honneur, Planchon reçut toutes ces distinctions méritées sans que sa bienveillante simplicité fût en rien altérée.

Puisse l'exemple d'une aussi belle carrière, d'une vie toute de probité scientifique et de désintéressement, être une consolation à la douleur des siens et adoucir les regrets de ses nombreux amis !

Au nom de l'École de Pharmacie de Paris, qu'il aimait tant, je viens lui apporter ici un suprême adieu.

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR GUIGNARD

AU NOM DE L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PHARMACIE

Vous venez d'entendre l'expression émue des sentiments d'estime et d'affection qu'inspirait à tous l'excellent directeur, le collègue dévoué, l'homme bienveillant que nous avons perdu si soudainement. Je voudrais, à mon tour, essayer de retracer à grands traits la

carrière scientifique du professeur, presque tout entière écoulée dans notre École, où il tenait hier encore une si grande place, où il laisse aujourd'hui un si grand vide.

Gustave Planchon est né à Ganges, petite ville située au pied des Cévennes, dans l'Hérault, le 29 octobre 1833. Ses parents étaient presque sans fortune, mais ils tenaient l'instruction en honneur. Ils avaient eu, dix ans auparavant, un premier fils, Emile, dont l'influence a été décisive sur son jeune frère. Quand ils virent chez l'aîné d'heureuses dispositions à l'étude et une ardeur au travail peu commune, ils n'hésitèrent pas à consentir les plus lourds sacrifices pour faire de lui un pharmacien. Ils entrevoyaient avec fierté le jour où il deviendrait possesseur d'une modeste officine. On sait combien leurs espérances ont été dépassées! L'humble étudiant en pharmacie, docteur ès-sciences dès l'âge de 21 ans, professeur à l'Institut horticole de Gand, ensuite à l'Ecole de Médecine et de Pharmacie de Nancy, devait finalement revenir à Montpellier pour y occuper brillamment les chaires de botanique de la Faculté des Sciences, de l'Ecole de Pharmacie et de la Faculté de Médecine et continuer la série des Richer de Belleval, des Magnol, des De Candolle, pour ne citer que quelques-uns des plus grands botanistes qui les ont illustrées.

Mais les débuts d'Emile Planchon avaient été d'autant plus pénibles qu'il tenait à venir en aide à sa famille pour assurer l'éducation de son frère Gustave. Ce dévouement fut en partie l'origine de sa fortune scientifique : chargé d'abord par Sir William Hooker de la conservation des collections du Jardin de Kew, choisi ensuite par Van Houtte pour professer la botanique à Gand, Emile put s'adonner à ses goûts sans souci du lendemain et se livrer, durant plusieurs années, aux recherches qui devaient un jour le placer au premier rang des botanistes de notre époque.

Stimulé par un tel exemple, dans ce milieu montpel-

liérain où les sciences naturelles ont toujours compté de fervents adeptes, Gustave Planchon, notre regretté directeur, ne tarda pas à marcher sur les traces de son frère et, comme lui, par son travail, par ses qualités natives, à dépasser le but de ses ambitions premières. Parvenu plus tard aux honneurs, il aimait à rappeler ce qu'il devait à son frère et à lui reporter la meilleure part de ses succès personnels. Tous deux ont été les fils de leurs œuvres, et il est juste, aujourd'hui, d'associer leurs noms dans un même témoignage d'estime et d'admiration.

Gustave Planchon s'inscrivit d'abord comme étudiant à la Faculté de Médecine de Montpellier, dont il fut lauréat pendant trois années consécutives. Reçu docteur en médecine en 1859, il était nommé l'année suivante agrégé près la même Faculté après un excellent concours. A peine venait-il de conquérir ce titre que la Faculté des Sciences de l'Académie de Lausanne désirait se l'adjoindre comme professeur de botanique. Il accepta cette fonction et la remplit pendant deux années, de 1860 à 1862. C'était pour lui l'occasion de s'initier à la connaissance de la flore de Suisse, si intéressante et si variée, et en même temps si différente de celle de la région montpelliéraine. Ce séjour à Lausanne ne devait être qu'un éloignement momentané; mais les excursions botaniques qu'il lui avait permis de faire dans le pays vaudois étaient restées parmi ses plus agréables souvenirs.

Revenu au pays natal, il se fait recevoir, au cours de la même année, en 1864, docteur ès-sciences naturelles, pharmacien et agrégé à l'Ecole supérieure de Pharmacie de Montpellier.

Ces nouveaux succès devaient avoir, pour son avenir et pour notre Ecole, les plus heureuses conséquences. En effet, la chaire d'histoire naturelle des médicaments, dans laquelle Guibourt avait remplacé Pelletier en 1835, devenait vacante, en 1866, par la retraite volontaire du savant auteur de l'*Histoire naturelle des drogues simples.*

Par la nature et la valeur de ses travaux, comme par ses qualités professorales, Gustave Planchon paraissait tout désigné pour recueillir cette succession; c'était d'ailleurs l'avis et le secret espoir de Guibourt, et cela seul suffirait à montrer que l'École n'eût pu faire un meilleur choix. Aucun autre ne possédait, en effet, des connaissances mieux appropriées à l'enseignement de la matière médicale.

Les travaux publiés par Gustave Planchon avant sa nomination dans notre École témoignaient d'un excellent esprit d'observation et d'une intelligence capable d'embrasser toutes les branches de l'histoire naturelle.

L'un de ses premiers mémoires, présenté comme thèse de doctorat en médecine, et dans lequel il traitait la question controversée des affinités botaniques des Globulaires, s'élevait déjà bien au-dessus de la plupart des travaux de ce genre.

La même remarque s'applique à sa thèse de pharmacie sur le Kermès animal. Si l'emploi de ce produit en médecine n'a plus guère aujourd'hui qu'un intérêt historique, le travail en question n'en est pas moins méritoire pour avoir établi les caractères distinctifs des différents insectes à Kermès, que l'on avait souvent confondus jusque-là sous une dénomination commune.

Dans le travail qu'il soumit à l'appréciation de la Faculté des Sciences de Paris pour le doctorat ès-sciences naturelles, il étudiait, au point de vue géologique et paléontologique, les tufs de la période quaternaire dans la région de Montpellier. Il mit en évidence le rôle prépondérant des sources incrustantes, et, en déterminant avec soin les végétaux de cette période, qui sont le commencement de la période actuelle, il montra que certaines espèces cultivées, telles que la Vigne et le Figuier, dont on discutait l'indigénat, sont réellement spontanées dans le midi de la France.

Ces recherches furent bientôt suivies d'autres travaux sur la flore de la région de Montpellier, consi-

dérée au point de vue des modifications survenues quant à l'introduction et à la disparition des espèces depuis plusieurs siècles. Gustave Planchon fut amené ainsi à publier, soit seul, soit en collaboration avec son frère, plusieurs mémoires intéressants sur l'histoire de la botanique et sur les naturalistes qui, à partir du XVIe siècle, se rendaient de tous les coins de l'Europe à Montpellier, comme en un lieu de pèlerinage, où les attirait la renommée des savants célèbres qui s'y succédaient pour ainsi dire sans interruption.

On ne s'étonnera pas que, grâce à la variété des connaissances acquises et à l'esprit critique développé par ces recherches variées, Gustave Planchon ait su traiter en maître les questions parfois les plus difficiles. Je n'en citerai comme exemple que son travail de 1864 sur les Quinquinas.

Depuis l'époque où Guibourt avait exposé, avec sa compétence habituelle, l'ensemble des données que l'on possédait alors sur ce sujet, nombre de faits nouveaux étaient venus s'ajouter à l'histoire de ces plantes. Mais la multiplicité même des documents, trop souvent contradictoires, jointe au peu de certitude des déterminations des écorces commerciales, avaient entraîné sur plusieurs points la plus grande confusion. Préciser les caractères botaniques des espèces, établir leur synonymie, distinguer leurs variétés, rapporter à chacune d'elles les écorces du commerce, tenter ensuite une classification naturelle de ces écorces suivant leur origine botanique, en s'appuyant sur les caractères extérieurs et sur la structure, tel était le but à atteindre et tel a été le résultat de la belle monographie des Quinquinas, qui a mis enfin l'ordre dans le chaos des déterminations antérieures.

L'importance des caractères anatomiques dans les études de matière médicale, pressentie déjà dans ce travail, allait désormais s'affirmer de plus en plus à partir du jour où Gustave Planchon fut appelé à professer dans notre Ecole.

Certes, l'œuvre de Guibourt était des plus remarquables pour l'époque, et l'on peut dire qu'il a été le créateur de l'enseignement de la matière médicale. Mais la science marche sans relâche ; ses méthodes vont se perfectionnant constamment. On ne devait plus se contenter de l'étude pure et simple des caractères extérieurs ; il était nécessaire de pénétrer dans la structure intime des organes. A ces nouveaux procédés d'investigation, on a gagné deux choses importantes : d'une part, la connaissance des caractères les plus fixes pour la détermination des produits ; d'autre part, des données précieuses pour la localisation des principes actifs. C'est la voie nouvelle qu'a parcourue l'enseignement de notre savant collègue : sous ce rapport, il a été un rénovateur.

Si je voulais maintenant donner un aperçu des travaux qu'il a publiés en s'inspirant de ces méthodes, il faudrait rappeler toute une série de recherches sur les Salsepareilles, les Ipécas, les Cannelles, les Rhubarbes, le Jaborandi, les Strychnos, et tant d'autres substances dont il a décrit avec précision les caractères, soit dans des mémoires spéciaux, soit dans les traités généraux dont la science lui est redevable.

Lorsqu'il fut appelé à réviser l'ouvrage classique de Guibourt, un respect bien naturel pour l'œuvre si consciencieuse du maître lui commandait, comme il le dit lui-même, la plus grande réserve dans les changements à introduire. Il crut devoir se borner à ajouter çà et là quelques données anatomiques, se proposant d'appliquer les méthodes plus modernes à l'ensemble des médicaments simples dans des ouvrages spéciaux. Ces ouvrages, qui marquent les étapes successives des progrès de la matière médicale, sont connus de tous : c'est d'abord le *Traité pratique de la détermination des drogues simples*, publié en 1875-1876 ; c'est ensuite cette œuvre magistrale intitulée : *Les drogues simples d'origine végétale*, qui a paru en 1895-1896, avec la précieuse collaboration de M. Collin,

et qui représente, en quelque sorte, la synthèse des connaissances actuelles sur la morphologie, l'histologie, la géographie botanique des plantes médicamenteuses.

Est-il besoin d'ajouter que, sous l'impulsion de notre directeur, les collections de matière médicale, déjà assez importantes au temps de Guibourt, n'ont cessé de s'enrichir, surtout depuis leur installation dans les bâtiments de la nouvelle Ecole ? Aussi intéressantes pour l'histoire de cette science que nécessaires à l'enseignement pratique de la pharmacie, elles n'ont pas été moins utiles aux travailleurs qui, sur les conseils du maître, sont venus y puiser les matériaux de recherches nouvelles.

Dans ces dernières années, notre directeur se plaisait à retracer l'histoire de l'antique et légendaire maison de Nicolas Houel, berceau de la Corporation des apothicaires et du Collège de pharmacie. La plume élégante et alerte qui, plus d'une fois, avait jadis fait revivre la figure originale de quelques-uns des anciens botanistes montpelliérains, excellait à rappeler les origines, les changements et les vicissitudes de la Compagnie et du Collège des pharmaciens, les luttes pour l'autonomie, le développement et l'organisation des divers enseignements : physique, chimie, pharmacie et histoire naturelle.

Tous ces travaux, Messieurs, qui ont touché tour à tour à la géologie, à la zoologie, à la botanique, à la matière médicale, à l'histoire de la pharmacie, toute cette existence, trop tôt brisée, mais si bien remplie jusqu'au dernier jour, ne nous font que trop sentir, devant ce cercueil, la perte cruelle que nous venons d'éprouver.

C'était un devoir pieux, pour le professeur de botanique générale, d'apporter aujourd'hui à Gustave Planchon le tribut de nos hommages et de nos regrets.

DISCOURS DE M. LE Pr BOURQUELOT

AU NOM DE L'ACADÉMIE DE MEDECINE

J'ai reçu la triste mission de vous parler, au nom de l'Académie de Médecine, du professeur Planchon que la mort vient de nous enlever subitement.

J'étais un de ses élèves; il m'a confié souvent ses pensées sur les hommes et les choses; des liens d'amitié s'étaient établis entre nous: c'est donc aussi un pieux devoir que j'ai à remplir.

François-Gustave Planchon est né à Ganges, dans l'Hérault, le 29 octobre 1833. Sa jeunesse s'est écoulée sous l'affectueuse direction de son frère, Emile Planchon, le botaniste, plus âgé que lui de dix ans, qui orienta ses études vers les sciences naturelles.

Il professa d'abord la botanique, de 1860 à 1862, à la Faculté des Sciences de Lausanne, et fut nommé, deux ans plus tard, agrégé de l'Ecole supérieure de Pharmacie de Montpellier, à la suite d'un brillant concours qui eut lieu à Paris.

Il se fût, sans doute, fixé définitivement à Montpellier, si un maître d'alors, Guibourt, n'avait remarqué ses aptitudes particulières pour la matière médicale. Guibourt l'appela à Paris, en 1866, pour le suppléer dans son enseignement, et ce fut Planchon qui lui succéda en 1867 comme professeur à l'Ecole supérieure de Pharmacie de Paris.

On trouve parfois, dans la vie, matière à des rapprochements cruels et singuliers: Guibourt, en 1867, était président de la Société de Pharmacie de Paris et devait présider à l'ouverture du Congrès international de Pharmacie qui se tint à Paris pendant l'Exposition. Il est mort avant la fin de ce Congrès. Planchon, son successeur, était président du comité d'organisation du

Congrès international de Pharmacie qui va s'ouvrir dans quelques mois. Depuis longtemps déjà il s'en occupait activement. Il meurt sans avoir connu les résultats de ses efforts.

A l'époque où Planchon fut nommé professeur, la matière médicale, à laquelle Guibourt avait consacré toute son existence, semblait arrivée à son apogée. L'un des premiers, il vit tout le bénéfice que cette science pouvait tirer des secours de l'histologie. Antérieurement, la détermination des drogues simples se faisait d'après leurs caractères extérieurs. Tout au plus, dans quelques cas, faisait-on intervenir les réactions chimiques. Planchon se mit à l'œuvre et, grâce à ses recherches, poursuivies pendant de longues années, recherches qui se trouvent, pour la plupart, exposées dans son Traité classique : *De la détermination des drogues simples*, le microscope prit, dans la matière médicale, une importance inattendue. Les déterminations douteuses furent précisées et telle drogue jusqu'alors inconnue fut rapportée à sa véritable origine botanique. Comme il y avait là une notion simple, les élèves en comprirent aussitôt toute l'importance, ainsi qu'en témoignent les nombreuses thèses qui furent entreprises sous la direction de celui qui était alors un jeune professeur.

Ce sont ces premiers travaux, dont l'influence se poursuit encore aujourd'hui, qui ouvrirent à Planchon, en 1877, les portes de l'Académie de Médecine.

Véritable homme de science, Planchon savait distinguer, au milieu des idées qui surgissent constamment du cerveau de celui qui pense, l'idée féconde, l'idée qu'il faut suivre à l'exclusion de toutes les autres si l'on veut ne pas s'égarer et produire quelque chose d'utile. A l'origine de sa carrière scientifique, il s'était livré à des recherches de géologie et de paléontologie sur les terrains des environs de Montpellier. Ses connaissances étendues en botanique, ses profondes qualités d'observation l'avaient amené à constater incidem-

ment l'influence du climat et de la nature du sol sur la flore de son pays. C'est dans ces premières recherches, qui datent de 1864, que se trouve le germe des nombreux travaux qui ont fait de Planchon l'homme le plus universellement apprécié dans la science de la géographie botanique, science qu'il a cultivée avec passion jusqu'à ces derniers temps, puisqu'il nous reste encore de lui un long et intéressant mémoire à publier sur ce sujet.

Comme beaucoup de savants arrivés au déclin de leur vie, il s'était épris depuis quelque temps de l'histoire des sciences. Il aimait aussi tout ce qui se rapportait aux origines de la profession qu'il avait embrassée.

Presque chaque année, il apportait à la Société de Pharmacie un chapitre nouveau sur l'histoire de cette Société. C'était une lecture charmante, que ses collègues écoutaient religieusement, captivés qu'ils étaient par son style clair, élégant et précis.

Dans un de ces chapitres, il retraçait, il n'y a pas bien longtemps, la vie de la Société de Pharmacie telle qu'elle se pratiquait il y a trente ans. Il y comparait le calme tranquille des hommes de cette génération à l'activité dévorante de ceux d'aujourd'hui.

Cette activité l'étonnait, et pourtant quelle activité n'a-t-il pas déployée lui-même pendant toute sa vie, jusqu'à en mourir !

Si occupé qu'il fût par ses fonctions de directeur de l'Ecole de Pharmacie et de professeur, il ne manquait ni une séance de l'Académie, où chacun l'aimait; ni une séance de la Société de Pharmacie, dont il était le secrétaire général depuis 1877; ni une séance de la commission du Codex, dont il était un des vice-présidents, et où il apportait toujours plus que sa part de travail.

Dans ces derniers temps surtout, il se multipliait. On eût dit que, sentant la vie s'en aller, il ne voulait rien laisser d'inachevé dans les tâches qu'il avait entreprises. La maladie elle-même ne l'arrêtait pas.

Il y a trois semaines à peine, nous apprenions tout à

coup la mort de Beauregard, un des professeurs de l'Ecole de Pharmacie. Planchon était souffrant déjà. Il voulut quand même prononcer un discours sur la tombe de son collègue. Ce discours, il le fit dans son lit, et, le jour des obsèques, alors que, le voyant pâle et défait, nous lui conseillions de rester et de faire lire son discours par l'un de nous, il répondait simplement qu'il se sentait assez fort pour aller rendre les derniers devoirs à celui qui avait été son élève.

La veille même du jour où, cédant aux conseils de son médecin et aux prières de ses enfants et de ses amis, il partait pour la campagne, il passait encore plusieurs heures à s'occuper de l'affaire qui lui tenait le plus au cœur : je veux parler du monument qui doit être élevé à deux des plus grands savants de l'Académie : Pelletier et Caventou. N'était-il pas le président de cette œuvre et ne devait-il pas s'y employer tout entier?

Messieurs, c'est bien le sentiment du devoir qui fait éclore les qualités morales des hommes et les développe. Ce sentiment, Planchon en était pénétré. Et ce n'est pas seulement un savant utile, c'est aussi et surtout un collègue bon, généreux et juste que nous avons perdu.

DISCOURS DE M. YVON

VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE PHARMACIE DE PARIS

Au nom de la Société de Pharmacie de Paris, je viens rendre un dernier hommage à l'un de ses membres les plus éminents et les plus dévoués, qui fut d'abord son président, puis son secrétaire général.

Des voix plus autorisées que la mienne vous ont dit quel fut le savant, le professeur, le directeur de l'École;

laissez-moi vous retracer en quelques mots le rôle de Planchon à la Société de Pharmacie, et vous rappeler quelle affection il portait à ses collègues, auxquels il réservait depuis longtemps la primeur de ses travaux.

C'était un des doyens de notre Société, à laquelle il appartenait depuis trente-deux ans ; c'est en effet en janvier 1868 qu'il fut élu titulaire ; il devint rapidement l'un des membres les plus actifs et les plus écoutés, et acquit une légitime autorité sur ses collègues qui en 1875 le proclamèrent président.

L'année suivante, le décès de Buignet laissa vacante la place de secrétaire général ; pendant vingt ans ce distingué maître avait rempli ces fonctions avec une autorité et un talent incontestables et incontestés ; la succession était lourde : deux candidats briguèrent l'honneur de la recueillir, Planchon et Méhu. Le choix de la Société se fixa sur le premier.

Depuis cette époque jusqu'à ces jours derniers, c'est-à-dire pendant vingt-quatre années consécutives, Planchon ne faillit pas un seul instant à sa tâche qu'il a remplie avec autant d'affabilité que de compétence.

Cette année, la Société de Pharmacie l'avait de nouveau appelé à la présidence, voulant par ce vote tout à la fois reconnaître le dévouement dont il avait fait preuve pendant si longtemps et mettre à sa tête un homme de valeur, capable de la représenter dignement devant les savants étrangers conviés par la France à cette grande fête de la Science et du Travail qui vient d'être inaugurée ; tâche lourde et pénible, devant laquelle l'activité de Planchon n'a point reculé. Malgré l'état déjà précaire de sa santé, il n'hésite pas un instant : il ne veut pas défaillir. Hélas ! il avait trop présumé de ses forces ; une mort foudroyante est venue le terrasser ; il est tombé sur la brèche : tel un soldat au champ d'honneur.

Les travaux laissés par Planchon sont nombreux : ils embrassent la botanique, l'histoire naturelle médicale, la paléontologie végétale, la zoologie, et représentent

une somme de travail considérable depuis 1857 jusqu'à ces derniers jours.

Ses œuvres maîtresses sont :

La revision de l'*Histoire naturelle des drogues simples* de Guibourt, — le *Traité pratique de la détermination des drogues simples d'origine végétale*, — et *Les Drogues simples*, en collaboration avec notre distingué collègue M. Collin. L'éloge de ces ouvrages devenus classiques, et où tous nous avons puisé notre instruction, n'est plus à faire.

Depuis quelques années, Planchon s'était tout particulièrement occupé de recherches et de travaux bibliographiques relatifs aux origines de notre Société, à laquelle il s'intéressait de plus en plus. Vous avez tous lu avec intérêt ces pages captivantes intitulées « Quelques années de la Société de Pharmacie de Paris » ; ses causeries sur la « Confection publique de la Thériaque à Paris », sur le « Jardin des apothicaires », histoire très intéressante et très documentée de la corporation du Collège et de l'École de Pharmacie à la rue de l'Arbalète. Au déclin de ce siècle, il lui plaisait d'évoquer le souvenir de ces temps lointains et de remuer les vestiges du passé; comme un trésor, il les étalait devant cette Société de Pharmacie, bientôt centenaire elle-même.

En nous quittant, Planchon laisse un travail inachevé : la revision de la première partie du Codex : « Substances tirées des animaux ou des végétaux qui sont employées en nature. » Vous le voyez, Messieurs, il est difficile de trouver une vie mieux remplie par le travail.

Que dirai-je maintenant des qualités de l'homme que vous ne connaissiez déjà? Planchon, comme maître et comme collègue, était, avant tout, aimable et conciliant. Aucun de nous n'a jamais fait en vain appel à sa profonde érudition, et vous connaissez tous l'empressement avec lequel il s'occupait des intérêts de notre Société. Il ne nous est pas possible d'oublier la part qu'il prit en 1877 aux démarches ayant pour but de la faire

reconnaître comme institution d'utilité publique. Devenu en 1886 directeur de l'École de Pharmacie, Planchon ne cesse pas de nous donner des preuves non équivoques de son attachement, et nous nous souvenons avec reconnaissance qu'il a bien voulu continuer à nous accorder l'hospitalité si gracieusement offerte par ses prédécesseurs.

Planchon était estimé et aimé de tous : sa perte soudaine laisse un vide profond dans les cœurs. Puisse sa famille, si cruellement frappée, accueillir l'assurance de notre respectueuse sympathie, trouver des consolations dans le souvenir de cette vie si bien remplie, et nous-mêmes y puiser un enseignement pour l'avenir, un encouragement pour le travail, seule source de bonheur ici-bas !

DISCOURS DE M. RIÈTHE

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION GÉNÉRALE DES PHARMACIENS DE FRANCE

La Pharmacie française est en deuil. Un de ses maîtres les plus estimés, les plus honorés, est subitement ravi à son affection, à ses espérances.

Au nom de l'Association générale des Pharmaciens de France, je viens m'incliner, avec le plus profond respect, devant cette tombe où dort, d'un éternel sommeil, l'homme de bien que nous pleurons tous.

Certes, nous avions mis en lui nos espérances. Dans les hautes et multiples fonctions qu'il exerçait, avec la compétence et l'autorité auxquelles on vient de rendre hommage, il était notre porte-parole, notre porte-drapeau. Partout, dans les illustres Compagnies dont il faisait partie et où il ne comptait que des amis, il per-

sonnifiait ce qu'il y a de grand, de noble, de traditionnel dans notre profession, dans notre rôle social.

Vivant de notre vie, soucieux de connaître nos aspirations, il se mêlait volontiers à nos assemblées et aucune de nos grandes préoccupations ne le trouvait insensible. C'est ainsi qu'il acceptait, malgré son dur labeur, la présidence du Congrès international de Pharmacie de 1900; c'est ainsi qu'il se mettait à la tête de cette manifestation de réparation et de solidarité internationale dont la statue de Pelletier et Caventou doit être, prochainement, l'éclatant symbole.

Tous ceux qui le connaissaient peuvent dire que cet hommage tardif rendu à la mémoire de nos grands anciens lui tenait particulièrement au cœur. C'est que la bonté native, le cœur droit et loyal de l'homme s'unissaient ici à la dignité de l'éminent confrère; c'est que M. Planchon sentait bien l'impression de relèvement professionnel qui pouvait se dégager de cette apothéose des deux savants dont les noms appartiendront bientôt à l'humanité toute entière.

L'influence de M. Planchon put rayonner dans bien des domaines; elle s'exerça, tout récemment, dans la création du Doctorat en Pharmacie; peut-être fût-elle arrivée à réaliser, plus tard, la transformation en Facultés de nos grandes Ecoles et à consacrer ainsi un acte de justice depuis si longtemps attendu.

Mais cet homme universellement aimé possédait des qualités maîtresses que s'accordent à lui reconnaître tous ceux qui l'ont connu; c'était une exquise urbanité, c'était une simplicité parfaite s'harmonisant admirablement avec la droiture de son âme, c'était, enfin, l'extrême bienveillance dont sa physionomie était empreinte et qui se répandait, largement et en toutes circonstances, sur ceux qui l'approchaient.

Pour nous qui eûmes la bonne fortune, dans nos assemblées pharmaceutiques, d'éprouver et de sentir tout ce qu'il y avait de cordialité dans son accueil, de

sollicitude dans son sentiment professionnel, nous ne perdrons point le souvenir de cette belle figure qui gardera, dans notre mémoire, une double auréole de science et de bonté.

La Pharmacie française tout entière s'associera au dernier hommage que nous rendons aujourd'hui à M. Planchon.

A sa famille désolée, qui compte parmi nous de vives et légitimes sympathies, elle donnera l'assurance de la sincérité de ses regrets et de la vivacité de son souvenir.

Adieu, très affectionné maître, adieu!

DISCOURS DE M. DE MAZIÈRES

PRÉSIDENT HONORAIRE DE LA CHAMBRE SYNDICALE
ET DE LA SOCIÉTÉ DE PRÉVOYANCE DES PHARMACIENS DE PARIS
ET DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE

Il ne m'appartient pas de faire ici l'éloge de celui que nous venons d'accompagner à sa dernière demeure. Ses collègues, nos maîtres, vous ont dit quel a été le nombre considérable de travaux produits par le savant professeur, ils vous ont dit quelle a été l'administration de l'ancien directeur de l'École de Pharmacie de Paris, et cela, ils l'ont fait avec une compétence que je suis loin de posséder; mais il n'est cependant pas permis au président de la Chambre syndicale et Société de Prévoyance des Pharmaciens de la Seine de laisser fermer cette tombe sans adresser un éternel adieu à celui qui nous a toujours témoigné tant de bienveillance.

Non seulement, en effet, Planchon mettait l'École à notre disposition lors de nos réunions annuelles, mais encore, depuis quelques années, il avait installé notre

Conseil dans une salle qui nous était spécialement réservée, de sorte qu'à l'École de Pharmacie la Société de Prévoyance pouvait réellement se considérer comme étant bien chez elle.

Planchon aimait à se trouver au milieu de nous, aussi bien dans nos fêtes que dans nos travaux. Il avait accepté la présidence du comité de souscription pour le monument Pelletier-Caventou, cette œuvre de réparation que nous avons entreprise et qui, grâce au concours de tous, sera bientôt réalisée.

Partout il éprouvait le besoin de répéter combien il était dévoué, non seulement à la pharmacie, mais encore et surtout aux pharmaciens.

Nous sommes évidemment assurés de rencontrer auprès de nos maîtres, auprès du futur directeur de l'École de Pharmacie, le plus bienveillant accueil; chacun d'eux comprend trop bien qu'il ne lui est pas permis d'abandonner, dans l'exercice d'une profession aujourd'hui bien ingrate, les élèves qu'il a formés et qu'il a suivis pendant leur séjour à l'École, mais, quels que soient les sentiments affectueux qui nous seront témoignés, ils ne dépasseront jamais ceux dont Planchon nous a donné des preuves si fréquentes.

Aussi, je suis certain d'être l'interprète de mes collègues de la Chambre syndicale en affirmant que cette mort si rapide nous a tous profondément attristés et en adressant à la famille de notre regretté directeur l'expression de nos plus sincères sentiments de condoléance.

DISCOURS DE M. MARTY

AU NOM DES AMIS PERSONNELS DE M. PLANCHON
ET DES PHARMACIENS DE L'ARMÉE

A ce concert d'éloges et de regrets qui émanent de cœurs oppressés par une mort aussi prématurée et aussi foudroyante, qu'il soit permis à un compatriote, à un ami, d'ajouter quelques mots.

Non pas que je veuille revenir sur ce qui a été dit et si bien dit par la parole autorisée des maîtres et des collègues que vous venez d'entendre. Je veux simplement apporter ici, au nom de tous les amis du regretté professeur Planchon, et ils sont le grand nombre, un témoignage de haute estime et de profonde sympathie.

Bien des lettres nous sont déjà parvenues, qui toutes débordent d'émotion et de regrets à la nouvelle de la mort imprévue de notre cher directeur. Et comment s'en étonner, Messieurs? On vous l'a dit de toute part: il était foncièrement bon, bon jusqu'à l'oubli de lui-même ; indulgent pour les autres ; toujours prêt à obliger. Qui ne sait combien grande était sa modestie, vertu native, que n'avait pu amoindrir une position officielle élevée? Comment ne pas louer son esprit de conciliation que rien ne pouvait lasser et qui rendait son concours précieux dans les situations difficiles ? C'étaient là, Messieurs, des vertus de famille; elles se sont développées dans ce milieu universitaire de Montpellier où il a grandi, où s'est trempée sa jeunesse, laborieuse, honnête et franchement dévouée.

Tous ceux qui alors et dans la suite ont connu notre regretté maître sont devenus ses amis, car il suffisait de l'approcher pour se sentir gagné. Et cette amitié n'a pas été celle d'un jour : elle lui a été fidèle, elle est allée

grandissant et aujourd'hui elle éclate en multiples manifestations.

Pour moi, Messieurs, qui sais ce que la région méditerranéenne doit aux deux professeurs qui ont illustré la famille Planchon; qui ai été honoré de l'amitié de celui que ses travaux avaient désigné pour une chaire à Paris; qui sais combien il a été fidèle aux traditions de charité de la compagnie qu'il a perdue, je dirai à ces amis comme je dis à cette famille si éprouvée: Consolez-vous! il était mûr pour la récompense, il la possède aujourd'hui.

Il m'est doux toutefois de me faire leur interprète et de venir répandre leurs souvenirs et leurs regrets sympathiques sur cette tombe qui va se fermer à jamais. Qu'il me soit permis d'y mêler aussi les regrets de tous les pharmaciens de l'armée, surtout de ceux qui ont passé par cette École et qui ont gardé dans leur cœur le souvenir vivace du maître que nous pleurons.

En leur nom, au nom de tous ceux qui t'ont connu, au nom de ta famille éplorée, reçois, cher ami, mon suprême adieu.

DISCOURS DE M. RÉVEILLAUD

AU NOM DE L'ASSOCIATION GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS

Je tiens à dire la part douloureuse que prend l'Association générale des Étudiants de Paris au deuil immense qui frappe aujourd'hui l'Université. Nombreux sont les étudiants en pharmacie qui font partie de l'Association : lorsqu'est arrivée de Montpellier la triste nouvelle de la fin subite de leur regretté directeur une émotion intense s'est emparée de nos camarades. Et nous, étudiants de toutes les Facultés, qui, vivant côte

à côte, dans la même maison, participons aux mêmes douleurs comme aux mêmes joies, nous avons senti également la perte qu'une telle disparition causait à l'enseignement supérieur. Nous connaissions, du reste, depuis de longues années M. Planchon, et nous avions appris à aimer cet homme sur le visage duquel rayonnait la bonté. Aux débuts de l'Association, en 1887, alors que l'on rencontrait un peu partout des détracteurs d'une œuvre qui n'avait pu donner toute sa mesure, M. Planchon était venu à nous, demandant à être inscrit au nombre de nos membres honoraires. Depuis lors sa bienveillance à notre égard ne s'était pas un instant démentie : il ne manquait aucune de nos réunions, « ayant trop peur de perdre, disait-il, une occasion de nous manifester sa sympathie ». Tout naturellement il était devenu pour nous le type du professeur aimable et accueillant, du directeur paternel, de l'ami expérimenté à qui l'on pouvait sans crainte faire part de ses soucis et de ses difficultés.

Dans la douleur qu'ils ressentent, ce sera pour beaucoup de nos camarades un nouveau sujet de regret de n'avoir pu, à cette époque de l'année, apporter à la famille de M. Planchon le tribut personnel de leur reconnaissance. Je suis certain d'être l'interprète fidèle du désir de plusieurs milliers d'étudiants et d'anciens étudiants en donnant à ceux qui pleurent autour de nous le grand homme de bien qui vient de disparaître l'assurance de notre profonde et respectueuse sympathie.

DISCOURS DE M. L. GORIS

PRÉPARATEUR DU COURS DE MATIÈRE MÉDICALE

AU NOM DU PERSONNEL DU LABORATOIRE DE M. PLANCHON

C'est pour moi un pénible devoir de venir, au nom du laboratoire, adresser un dernier adieu à celui qui fut notre maître D'autres avant moi vous ont dit ce qu'était le savant, ce qu'était le professeur; mieux que tout autre nous pouvons dire combien était grande sa bonté, combien était profond l'amour qu'il témoignait à ses élèves. « Aimez-vous les uns les autres, parce que je vous aime beaucoup », telles sont les paroles qui devraient être gravées au seuil de son nouveau laboratoire.

C'est qu'en effet cette bonté qu'il répandait tout autour de lui était inépuisable pour nous; à chaque instant il nous en donnait la preuve, et par la seule force de cet amour il nous groupait en une famille unie dans le respect de son chef.

C'était pour nous un véritable plaisir de causer avec lui; d'un abord toujours facile, d'humeur toujours égale, il nous captivait par le charme de sa parole; par sa douceur et sa bonté il nous attachait irrévocablement à lui. Dans son cabinet, c'est en élève que l'on entrait, c'est en ami qu'il vous quittait.

Apportant dans ses nombreux conseils sa science expérimentée, il savait surtout encourager. Jamais de paroles décevantes. Lorsque sa perspicacité lui faisait pressentir une erreur dans nos travaux, c'est en nous invitant à apporter une attention plus soutenue qu'il nous remettait sur le bon chemin. Quand un résultat lui semblait acquis, c'est par quelques bonnes paroles qu'il savait réeompenser, et nous en étions d'autant

plus touchés que nous en comprenions toute la valeur; l'un de nous se trouvait-il découragé, lui seul avait le don de nous rendre l'espoir et de nous montrer le succès prochain. Depuis sa maladie, il regrettait de ne plus pouvoir travailler avec nous comme il l'aurait voulu. Ce n'est que quelques jours avant de partir en vacances qu'il retrouva l'ardeur que nous lui connaissions tous.

Il espérait même profiter de ces loisirs pour terminer différents projets, nous laissant ses instructions pour préparer les travaux qu'il devait entreprendre pour le prochain Congrès.

Nous regretterons toujours celui qui vient de disparaître, c'est seulement dans son souvenir que nous pourrons trouver une consolation,et s'il pouvait encore nous donner un conseil, il ne ferait que nous répéter : « Continuez à vous aimer comme vous l'avez fait jusqu'ici. »

Oui, aimons-nous davantage! Elèves d'un même professeur, membres d'une même famille, resserrons les liens qui nous unissent, c'est le moyen le plus sûr d'honorer la mémoire de notre maître, et, pour le dernier adieu que nous lui adressons, faisons-lui le serment de suivre le chemin qu'il nous a si bien tracé.

Paris. — Imprimerie F. Levé, rue Cassette, 17.